

vers ces diplômés d'ingénieur qui promettaient, en quelques années, auto, luxe, ascension sociale vertigineuse.

Pourtant, alors que le mouvement se perpétuait dans la foule petite-bourgeoise, les grands bourgeois, les candidats Rockefeller, faisaient leurs premiers bilans. Quelques fatalités élémentaires, comme l'éloignement de nos mines de fer, de nos mines de charbon, condamnaient ce pays à n'obtenir la prééminence que dans les à-côtés de la grande industrie : le raffinement, l'article de Paris, la virtuosité mécanique des autos. Et puis les premiers résultats des écoles de Chambres de Commerce valaient ce qu'ils pouvaient valoir. Des primaires diplômés envahissaient les bureaux de directeur. Puisque le rêve des trusts n'était qu'un rêve, du moins fallait-il conserver la hiérarchie sociale.

Ce fut ainsi que la minorité demeurée attachée aux anciennes humanités reçut, après 1910, l'appoint inattendu des grands patrons. Elle s'accrut également d'une bonne partie de cette bourgeoisie intellectuelle inquiétée par la décadence morale, et que Jaurès espérait convertir au socialisme. Péguy et d'autres discréditaient la Sorbonne nouvelle dans l'esprit des étudiants. Une réaction était préparée dès lors dans la pensée des classes « dirigeantes ». Il fallait pourtant une crise économique prolongée pour les y décider et surtout pour désabuser la masse de son rêve d'activité moderne.

La guerre produisit d'abord tout le contraire. Le marché artificiel illimité et fabuleux des commandes de canons et de munitions ne fit que s'accroître, à mesure que d'autres peuples venaient combattre sur notre sol. Le camp des Alliés avait intérêt à manufacturer sur place la gigantesque ferraille des offensives. Les jeunes ingénieurs, officiers d'artillerie, recevaient de leurs amis, ajournés ou réformés, des nouvelles féériques. La France, en quelques semestres, était devenue une Allemagne usinière. Sitôt la paix, ce seraient les tâches géantes, comme l'électrification des chemins de fer, le « bouclage » des centrales électriques entre toutes les provinces, et, dans tous les domaines manufacturiers, la fébrile réfection des stocks épuisés.

Mais dans l'après-guerre, terre promise, les crises se succèdent bientôt, s'installent en marasme général. Les débouchés des écoles techniques et commerciales sont brusquement réduits à la portion congrue. Les écoles des Chambres de Commerce se ferment une à une. On désespère de revoir jamais les « bonnes places » et les affaires faciles d'autrefois. Le jeune ingénieur reste sur le pavé avec son diplôme en poche. Les familles cessent de rêver leur fils électricien ou constructeur d'autos. Et qui, pis est, le prix de la vie a tant monté que l'épargne (même héroïque) des parents est impuissante à permettre au garçon d'entrer à Centrale. Les écoles d'ingénieurs se recrutent en fils de famille. Les carrières scientifiques rentrent dans le rang.

Mais vers quoi se tournera cette France déçue ? Un ensemble de conditions morales déterminantes l'orientent vers un retour sur elle-même dans tous les domaines de l'esprit, et (quant à l'enseignement) vers le rétablissement

d'études classiques. Cette France dont nous parlons, la France bourgeoise d'aujourd'hui, est l'ancienne France de l'arrière. Ce sont les civils « qui ont tenu ». C'est la société mi-intéressée et cynique, mi-têtue et sénile, qui, en présence de conjonctures dépassant toute son expérience collective, a choisi l'ignorance obstinée, la négation machinale. « J'ai raison », a-t-elle répété derrière toutes les frontières, cinq ans durant. Dans la méconnaissance voulue des vérités atrocement neuves que la France jeune découvrait au front, cette France qui a survécu ne pouvait avoir d'autre aliment intellectuel que son propre passé. Ce fut une soudaine et immense fortune pour certaine idéologie traditionaliste que, dans tous les journaux, tous les maîtres reconnus (c'est-à-dire connus) des lettres appliquèrent à tous les domaines de la pensée. Nous fûmes Athéniens à la Marne, Spartiates à Verdun, Romains par le clair génie de notre G. Q. G. ! Notre héritage gréco-latin expliquait inmanquablement la continuité de victoires dont témoignait le communiqué.

Les sociétés séniles se servent des mêmes formules vaines pour exprimer toutes leurs déchéances. Dans la paix revenue, la France des civils se sent pauvre des 1.700.000 tués. On note à mille signes l'inquiétude latente de ce pays saigné, stérile. Mais le signe le plus caractéristique est encore l'étalage de cette même confiance forcée, mentant, cette fois, non plus au présent ignoré, mais à un doute intérieur — un doute mortel qu'on n'avoue pas. C'est par des fanfaronnades nationales qu'on veut ridiculement couvrir la déchéance réelle, subie en même temps que toute l'Europe. On ment au nom de la même idéologie, de la même prééminence gréco-latine, car les mensonges collectifs n'évoluent pas : ils ne sont renouvelés que lorsqu'un bouleversement social a créé d'autres vérités, et qu'une décadence ultérieure fait de ces vérités d'autres mensonges.

On ment donc à la paix comme on mentait à la guerre. On s'obstine à être *les embusqués de la paix*. Société déficitaire, la France bourgeoise prétend faire payer son luxe d'Etat riche par le travail indéfini du voisin vaincu. Elle s'entête dans son rêve du retour à l'avant-guerre. La pirouette des clauses d'un traité doit lui valoir l'âge d'or, en plein continent des famines ou demi-famines. Revivre son passé est son seul rêve. Elle a tué tout le reste — le monde moral des combattants, puis le wilsonisme, enfin elle tue la reconstruction européenne. Elle refuse de se proposer un avenir. Elle veut durer, telle quelle. Elle tuerait l'Europe pour durer.

Un tel aveuglement la dénonce. Comparée à son propre passé, c'est une société qui a tourné court. Envoutée par ce passé auquel elle ne cesse et ne cessera de quémander sa justification, c'est au passé qu'elle doit fatalement en appeler pour former ses enfants — ses rares enfants. Condamnation.

\*\*

Il y eut donc un débat à la Chambre sur l'enseignement secondaire et le retour au grec et au latin. Ce débat

mérite une analyse attentive, car nous voyons quelles circonstances d'hier et d'aujourd'hui en font un admirable élément de diagnostic. En effet, les instincts sociaux mis en branle dénoncèrent aussitôt les classes véritables par-dessus le frivole compartimentage des partis. Qui préparera ou consolidera son emprise sur le pouvoir politique en favorisant le recrutement particulier de sa classe ? Grands bourgeois ? Petits bourgeois ? On s'appelle, on se reconnaît. Le socialiste Bracke recueille les applaudissements du bloc ; Daudet est approuvé par M. Ferdinand Buisson.

C'est néanmoins très confus. Car, tout le monde esquissant un même mouvement de reculade, chacun revient à son vieux dieu. On défend son classique préféré (tout orateur veut en avoir un), on dépose des couronnes sur la tombe de son ancien professeur de Louis-le-Grand ou de Charlemagne. Des heures durant, on analyse, on chante isolément les multiples harmoniques d'une syllabe française. Cela devient une Babel du passé. Tout cela parmi la confusion d'idées inhérentes à une république capitaliste.

Inutile de dire que, devant cette cacophonie à n'en plus finir, l'apprenti sorcier Léon Bérard était resté ébaubi dès les premières séances. Des semaines durant, il dut assister à cette interminable Toussaint de la bourgeoisie et se contentait d'encourager par des « très bien » ses contradicteurs les plus contradictoires : il n'avait d'ailleurs qu'à attendre le moment où chacun d'eux en venait au panégyrique du classicisme...

Le premier interpellateur d'importance fut M. Ferdinand Buisson. Lui ne se retourne jamais vers le passé : *il est le passé* même, parlant de son avenir — d'un avenir qui est déjà loin derrière nous. Son discours était indispensable à la valeur historique du débat : Buisson représente, parmi la gauche, moins la petite bourgeoisie que la toute pure tradition républicaine. Buisson parlait, et, après cent trente ans, Marianne faisait son examen de conscience. Quel étrange hasard avait invariablement écarté de ses collègues nationaux *l'Egalité*, qui fait si bien sur les murs, entre *Liberté* et *Fraternité* ? M. Ferdinand Buisson se le demandait, non sans trouble. Il se reportait à Michelet, à Condorcet même : ses citations étaient formelles ; lui-même n'était que le porte-parole séculaire de ces patriarches républicains.

Pourtant, le contenu de sa réforme suffisait à tout expliquer. S'agit-il pour M. Buisson de former des citoyens pétris de civisme, des Brutus, des électeurs parfaits nourris à la pure tradition républicaine ? Non, il s'agit avant tout de faire *des producteurs*. Et nous voyons alors s'échafauder le rêve de tout le XIX<sup>e</sup> siècle : une bourgeoisie du mérite calculé d'après le rendement de la production de chaque individu dans la totalité de la production nationale. Le talent permet l'ascension bourgeoise indéfinie : si tous les citoyens avaient du génie, ils mériteraient tous d'être présidents de la République. Seulement, la bourgeoisie du XIX<sup>e</sup> siècle se souvenait d'avoir longtemps grandi au sein d'une société où les classes étaient étanches, et elle en gardait la nostalgie : aussi-

tôt après avoir réclamé la possibilité absolue d'ascension sociale suivant le mérite, Buisson réclame qu'à chacun des degrés de la production on constitue une élite, — élite d'ouvriers, élite de contremaîtres, élite de patrons. Mais quel principe cantonnera le mérite individuel dans les élites subalternes, si ce n'est l'argent, le principe *réel* de la hiérarchie républicaine ?

Comme pour donner à son auditoire un gage de loyalisme bourgeois, Buisson citait à l'appui de ses revendications l'opinion d'un grand patron, M. Georges Hersent. Chez lui aussi, la même contradiction foncière : désir de recruter plus largement les équipes patronales dans le peuple, qui « demeure le grand réservoir des forces neuves et des énergies vives » (quel aveu !) ; mais désir aussi d'ossaturer chacune des équipes de la grande machine à fabriquer : contremaîtres, ouvriers, agriculteurs, etc. La bourgeoisie, dans le tohu-bohu moderne accéléré sans cesse par les lois du capitalisme, garde instinctivement le regret des sociétés dotées d'une membrure complète, des sociétés qui travaillaient pour la durée parce qu'elles osaient avouer leur principe hiérarchique.

Au début d'une confession publique (bien que parfaitement inconsciente) de la bourgeoisie, un discours de M. Buisson était la préface logique, venant nous rappeler que la République est — en termes nietzschéens — l'illusion créée par la bourgeoisie pour empêcher la connaissance tragique du capitalisme.

Avec Bracke, le socialisme petit-bourgeois prit la parole. Sa très haute culture donnait à ses développements l'apparence la plus « inactuelle », la plus détachée des intérêts de parti ou de classe. Mais plus un esprit est profond, plus il est de sa société, de son temps, — contrairement à l'axiome. Le point extrême des deux longs discours de Bracke ne visait à rien moins qu'à définir la culture. Or, par le sens qu'elle donne au mot « culture », une société se définit elle-même (2) — qu'on me permette l'usage de ce très juste symptôme malgré l'abus éhonté qu'en a fait la propagande alliée pendant la guerre. Tout ce que Bracke réclame de l'enseignement, c'est de « développer l'esprit critique », « d'apprendre à l'enfant à observer ». Buisson, qui est, nous l'avons vu, un des derniers mystiques républicains, comme disait Péguy, avait commencé son discours en revendiquant pour l'école laïque l'honneur de former des générations *morales* « sans le secours des moyens religieux ».

(2) Voyez par exemple, comment l'éminent essayiste américain Waldo Franck décrit dans *Notre Amérique* (p. 29, sq.) la transformation de la culture européenne désintéressée en une denrée que l'on se procure à bon compte. « A l'heure actuelle, dit-il, d'innombrables Sociétés font fortune grâce aux réclames des quotidiens, où la culture est assurée par la souscription, à raison de dix centimes par semaine, à une série des « meilleurs livres dans toutes les branches de la science humaine ». Ces annonces insistent avec ensemble sur la valeur mercantile de la « culture ». Les prospectus nous représentent généralement le jeune initié dinant avec son patron et, documenté par les publications de la Société, discutant agréablement sur la Renaissance, la guano du Pérou, les maîtresses de Napoléon, les Pyramides et Ibsen. Le patron, frappé par tant d'érudition, en fait son associé. »